

1

1^{er} décembre 2016

Le Capitaine Antoine Brémont n'était pas un gendarme tout à fait comme les autres. Il était également responsable du Département des Sciences du Comportement, communément appelé la DSC, la cellule française de profilage.

Contrairement à certains héros des séries américaines, il n'avait aucun don de télépathie et n'était pas plus médium que le commun des mortels. Non, son travail consistait à analyser les faits, les disséquer, et l'obligeait à se mettre dans la peau de sa proie. Pour cela, Antoine Brémont était doué. Nettement plus que les autres.

Il n'était pas seulement question d'empathie. Le gendarme était persuadé que pour être un bon profiler, il fallait être capable de plonger dans ses propres ténèbres, ses fantasmes les plus inavouables et même inavoués. Être apte à oublier, le temps d'une chasse, toutes les règles de la société qui font de nous un animal domestiqué.

Le capitaine de la DSC aurait aimé se différencier de ces héros torturés, mais ce n'était pas le cas. Chargé d'un passé douloureux, il ressentait le besoin de côtoyer le mal au plus près, pensant ainsi soigner des blessures toujours suintantes.

Pourtant, malgré sa résilience face à l'horreur, le gendarme n'était pas préparé à ce qui se déroulait sous ses yeux. Personne ne l'était. Ses deux acolytes étaient sortis rapidement du bureau, une main devant la bouche, mais

Antoine ne pouvait pas se le permettre. Pas dans l'immédiat tout au moins. Il devait récolter sur le vif un maximum d'informations. Se fier à ses premiers instincts. Passer outre les images pour laisser son ressenti opérer. Les questions techniques viendraient après, quand son subordonné serait à nouveau opérationnel. Il n'avait pas besoin de lui pour l'instant pour savoir que la vidéo qui défilait sous ses yeux n'était pas l'expression d'un réalisateur maudit cherchant à marquer son public coûte que coûte. Non, aucun comédien n'aurait pu simuler de telles souffrances.

2

En ce premier jour du mois de décembre, les équipes de la DSC étaient en pleine effervescence. Le lieutenant Nguyen s'affairait sur son ordinateur, tapant frénétiquement des codes alphanumériques sur un écran noir. Il ouvrait parfois une fenêtre pour la refermer aussitôt. Ses yeux balayaient l'écran à une telle vitesse qu'on aurait pu le croire en transe si un de ses collègues l'avait observé attentivement. Mais tout le monde était sur le pied de guerre et s'attelait à sa propre tâche. La lieutenant Rocca, de son côté, scrutait méticuleusement des agrandissements extraits de la vidéo qui était la raison de ce branle-bas de combat. Le dos voûté, elle s'aidait d'une loupe pour observer les clichés.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne te sers pas de ton écran, lui lança Nguyen sans même lui adresser un regard.

— Est-ce que je te dis comment bosser, moi ? lui répondit-elle sans aucune agressivité.

— Tout ce que je dis, c'est que tu pourrais zoomer à plus de 200 % avec une qualité d'image tout aussi bonne. Ces enfoirés nous ont envoyé de la HD.

— J'ai toujours bossé comme ça, HD ou pas. Ça me permet de garder une vue d'ensemble. Et puis concentre-toi plutôt sur ta mission. Tu as trouvé d'où avait été postée la vidéo ?

— L'ordinateur cherche pour moi mais je peux déjà te dire que ce sera une impasse. Le temps qu'il remonte tous

les serveurs qui ont hébergé cette saloperie, toi et moi nous serons à la retraite depuis belle lurette.

— Sur quoi tu t’acharnes alors ?

— Je vérifie que le timecode n’a pas été modifié. Même si les mecs nous ont dit clairement que la scène se passait en direct, je préfère vérifier.

— Ça nous avancera à quoi ?

— Si ce que nous avons vu s’est effectivement déroulé il y a moins d’une heure, il y a une chance pour que le pauvre gars soit encore en vie.

— Je ne suis pas certaine de le lui souhaiter, souffla Rocca.

Nguyen confirma son point de vue en s’abstenant de répondre.

La victime était un homme et devait avoir une cinquantaine d’années. Ses ravisseurs l’avaient entièrement déshabillé puis assis sur une chaise avant de lui ligoter les mains dans le dos, mettant ainsi tristement en exergue son ventre bedonnant. Ils ne lui avaient laissé que ses chaussettes, accessoire qui paraissait bien ridicule dans ce décor sordide. La pièce était sombre mais un spot était dirigé vers l’homme désormais inanimé. Les équipes de la DSC avaient pu voir en direct à quel moment son esprit avait préféré basculer de l’éveil à l’oubli. Même l’endorphine avait ses limites.

Ils n’avaient vu ses yeux, emplis de détresse, que quelques secondes. L’instant d’après, une silhouette s’était placée devant la caméra, obstruant l’objectif de son dos, et lorsque le plan s’était à nouveau stabilisé sur la victime, ses paupières étaient baissées. À aucun moment, par la suite, l’homme n’avait daigné les rouvrir. Qu’avait bien pu lui dire son agresseur pour qu’il obéisse de la sorte, même sous la torture. L’avait-il menacé d’une fin atroce s’il regardait à nouveau la caméra ? En tout cas, quoi qu’il ait pu dire, cela avait fonctionné. L’homme avait gardé ses paupières baissées jusqu’à la perte du signal.

La séquence suivant cet intermède ne fut pas très claire à la première lecture. Les équipes de la DSC virent deux flashes successifs de part et d'autre de la victime. Ils crurent d'abord à un réglage des balances car l'image était totalement saturée mais le hurlement du supplicé leur fit comprendre leur erreur. La rémanence des pixels disparue, ils virent l'homme toujours ligoté secouer la tête dans tous les sens, comme un fou, ce qui leur permit d'apercevoir les marques de brûlures au niveau de ses oreilles. Des explosifs avaient été placés à proximité de ses tympans ou peut-être même à l'intérieur. La lieutenantante Rocca n'avait pas pu s'empêcher de détourner le visage lorsqu'elle avait compris ce que l'homme venait de subir.

C'est alors qu'une deuxième silhouette, plus fine que la première, apparut dans le champ visuel. Elle prit entre ses doigts le menton du supplicé et tourna son visage de droite à gauche afin d'inspecter les dégâts. Elle s'approcha ensuite de l'homme et lui susurra quelque chose à l'oreille, assez bas pour que l'auditoire ne puisse entendre, mais l'homme ne réagit pas. Visiblement satisfaite, la silhouette retourna derrière la caméra.

La dernière séquence de la vidéo fut celle de trop, que ce soit pour le quinquagénaire ou les spectateurs. Le premier bourreau s'approcha de sa proie et le força d'une main à ouvrir la bouche en pressant sur ses mâchoires. De l'autre, il approcha un fer à souder et l'enfonça dans sa gorge. Il maintint l'outil brûlant sur les amygdales de sa victime bien après son évanouissement. De la fumée s'échappait encore de sa bouche lorsque que le signal fut interrompu.

Seul le capitaine Brémont de la DSC avait pu fixer l'écran jusqu'au bout. Ses collègues n'avaient eu d'autre choix que de sortir prendre l'air.

3

Cette vidéo, les équipes de la DSC ne l'avaient pas trouvée par hasard. Un lien était arrivé dans la boîte mail du capitaine Brémont. Trouvant l'adresse de streaming peu orthodoxe, il avait immédiatement demandé au lieutenant Nguyen de l'analyser avant de cliquer dessus. Le lieutenant était le premier à plaisanter du cliché qu'il représentait, «un Asiatique doué en informatique», et même lui devait bien admettre que c'était risible, mais le fait est que Nguyen s'était toujours senti plus à l'aise avec le langage binaire qu'avec celui de ses concitoyens. Le capitaine Brémont faisait cependant partie des rares exceptions. C'est certainement pour cette raison qu'il n'avait pas hésité une seconde quand le capitaine lui avait proposé d'intégrer l'équipe restreinte de la DSC. Il savait que cela impliquait pour lui un quotidien plus sombre mais, depuis cinq ans maintenant qu'il collaborait avec Brémont, il ne l'avait pas regretté une seconde.

Nguyen conclut rapidement que le lien provenait du Darknet. Quelqu'un cherchait à prendre contact avec le capitaine mais ne tenait pas à être identifié. Pour autant, le lieutenant était intimement persuadé qu'il ne s'agissait pas d'un virus.

— Le réseau a été créé spécialement pour vous, mon Capitaine. Si cette personne voulait vous hacker, elle aurait utilisé une méthode beaucoup plus discrète. Un lien commercial ou un fake au nom de votre banque. À votre place, je cliquerais.

Il n'y avait eu aucune introduction à la scène de torture. Pas de menaces distinctes ou de revendications. Juste des actes. Antoine Brémont ne savait pas pourquoi cette vidéo lui était adressée. Il ne connaissait pas la victime, tout du moins à première vue, et n'était sur aucune affaire promettant de quelconques représailles. Tout cela n'avait aucun sens. Pourquoi le choisir comme témoin s'il ne comprenait pas le message. C'est pourquoi, depuis une heure, toutes les équipes étaient sur le pont afin de décoder ce qu'ils n'avaient pas vu. Une image subliminale, un indice dans la pièce qui pourrait situer la scène du crime, n'importe quoi qui pourrait les éclairer et surtout leur permettre de retrouver la victime. Car rien ne disait pour l'instant que l'homme était mort.

Les silhouettes des deux bourreaux, qui étaient restées tout du long dos à la caméra, furent étudiées image par image. L'un d'eux devait mesurer dans les un mètre quatre-vingts pour quatre-vingts kilos, l'autre ne devait pas dépasser les un mètre soixante-dix et pesait au plus soixante kilos. Les deux étaient vêtus de noir avec un sweat-shirt à capuche, cachant leur visage durant toute la séance. Ils portaient des baskets noires sans logo à moins qu'ils ne les aient masqués.

La pièce dans laquelle se déroulait la scène n'apportait pas plus d'indication. Elle était sombre et on ne voyait aucune fenêtre. Mais ça ne voulait rien dire. Si la vidéo avait bien été réalisée en direct, alors la nuit était déjà tombée depuis une heure. Le sol, dans cette pénombre, pouvait tout aussi bien être de la terre battue qu'une dalle de béton. Quant aux murs, ils étaient gris sans aucun autre signe de distinction. Bref, l'homme avait très bien pu être torturé dans une cave, un entrepôt quelque part en France ou encore dans l'appartement d'à côté.

Restait la victime comme piste possible mais, là encore, rien ne sautait aux yeux. Le capitaine Brémont avait beau chercher au plus profond de sa mémoire, cet homme ne lui évoquait rien. Une reconnaissance faciale était en cours

mais si cette personne n'avait pas de casier judiciaire ou ne faisait partie d'aucun référencement gouvernemental, il n'y avait pas de raison pour que son profil ressorte. Le fait qu'on lui ait retiré ses vêtements était une énigme de plus. Sa tenue aurait pu apporter quelques indices.

Le capitaine Brémont était persuadé que cette mise en scène avait un but précis, pourtant il ne comprenait pas la démarche des agresseurs. Pourquoi ne pas laisser plus d'indications. Pourquoi éteindre la caméra sans même une explication. Bien sûr, cela pouvait laisser présager d'autres vidéos dans un futur proche mais ce premier tableau lui laissait un goût d'inachevé.

— J'ai lancé une recherche de cas similaires, lança Nguyen, interrompant le capitaine dans ses pensées.

— Sur quelle base ? demanda Brémont.

— Des scènes de torture visant en particulier la bouche et les oreilles. Je suis sûr qu'il y a une symbolique dans tout ça.

— Ça ne fait aucun doute mais je crois que nous ratons quelque chose.

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas encore mais élargissez votre recherche aux cinq sens.

— Pourquoi les cinq sens ? Seuls l'ouïe et le goût ont été touchés. Pourquoi pas plutôt les orifices.

— Je ne sais pas, admit le capitaine. Une intuition. Mais vous avez peut-être raison. Entrez toutes ces données dans le moteur de recherche.

— Ça ne devrait pas prendre trop de temps, répondit Nguyen confiant.

Confiant, Antoine Brémont l'était beaucoup moins. Son instinct lui disait que le pire était à venir, pourtant il devait se concentrer sur ce cas en particulier. La première urgence était de retrouver la victime.